

Fondamentalisme, créationnisme, évolutionnisme : des dangers pour la foi en la création

Dès l'instant où l'on ajoute un « isme » à une notion, on sous-entend une réserve critique. On repère une dégradation due à l'accentuation d'une caractéristique ou à l'introduction d'une donnée étrangère au détriment de l'équilibre propre à la notion considérée : ainsi, du fondamentalisme aux fondamentaux, de l'évolutionnisme à l'évolution, et du créationnisme à la création. Clarifier ces notions est l'objet de cette contribution. Procéder à cette mise au point aura pour effet de décrire le contexte dans lequel s'insère nécessairement la doctrine chrétienne de la création, qui n'est à confondre ni avec le fondamentalisme, ni avec le créationnisme, ni avec l'évolutionnisme. Cette mise en perspective conduira à désigner des critères déterminants pour la doctrine de la création.

L'étape de la modernité : le fondamentalisme et la question du statut du texte saint

La modernité pour les sciences va du XVI^e à la fin du XIX^e siècle et deux personnages, Galilée et Darwin, le premier du point de vue cosmologique, le second du point de vue biologique, remirent en cause, par leurs découvertes, l'adéquation entre le livre de la Bible et le livre de la nature. Galilée décentra la terre en affirmant que c'est le soleil qui est au centre, à quoi les sciences contemporaines ajouteront que le soleil lui-même n'est qu'une étoile parmi des milliards d'autres au sein de milliers de galaxies. Darwin décentra l'humain en affirmant qu'il appartient à la

chaîne des vivants et que son apparition n'est due qu'à des mutations hasardeuses relevant de la sélection naturelle, à quoi les sciences contemporaines ajouteront toutes les ressources de la biotechnologie. Ainsi, que ce soit en cosmologie ou en biologie, l'introduction d'un autre regard sur les réalités du monde interroge sur la place de la terre et celle de l'homme, en tant qu'il est créature de Dieu, voulue par Lui, sous son regard, donc « au centre ».

Dans le même temps, l'essor des mathématiques, avec notamment Newton au XVIII^e et Laplace au XIX^e, fit entrevoir la possibilité de comprendre la totalité du réel et d'en rendre compte sous forme de calculs, le rendant de ce fait si ce n'est entièrement maîtrisé, du moins maîtrisable. On parlera alors de fixisme et de déterminisme. Si les décentrement interrogent sur la pertinence du lien de la créature à Dieu, le déterminisme conduit à penser Dieu comme un paramètre inutile, non seulement dans le fonctionnement des sciences, ce qui ne serait que rigueur épistémologique, mais également dans la recherche du sens. Il conduit ainsi à remettre en cause toute question métaphysique en développant un scientisme positiviste. En réponse à ces prises de position, la théologie chrétienne développa une théologie naturelle qui cherchait dans la nature elle-même, autrement dit sans révélation, un discours sur Dieu¹.

Mais le choc le plus grand de cette période reste celui inauguré par Darwin². Sa proposition est habituellement résumée sous l'expression de « théorie de l'évolution ». Le fait de l'évolution avait été constaté par d'autres avant lui, mais ce qui fut pensé par Darwin concernait la méthode de l'évolution, à savoir la sélection naturelle, autrement dit une évolution qui obéit à des lois de hasard par mutations aléatoires. Ce qui saisit alors un croyant, c'est non seulement la question d'un récent ouvrage : mon père était-il un singe ? (ce qui peut n'être relié à aucune croyance mais simplement à de l'orgueil !), mais c'est une question encore plus radicale : si le hasard préside à l'évolution, se pourrait-il que d'autres bifurcations aient amené à ce que les humains n'existent pas ? On voit combien la proposition de Darwin heurte de front les convictions religieuses, et pas seulement chrétiennes, selon lesquelles un Etre transcendant créateur a voulu le monde et l'humain et les a créés. Il n'y a donc qu'un pas pour dire que cette théorie est incompatible avec ces affirmations religieuses.

La question est alors : d'où les croyants savent-ils cela ? La réponse est simple : des Ecritures, et pour les chrétiens, de la Bible. La Bible dit la manière dont le monde a été créé, et ainsi l'âge de la terre et du système solaire est calculable. La Bible décrit la manière dont l'homme est apparu et ainsi les espèces sont

¹ L'ouvrage phare est celui de l'anglais William Paley, *Natural theology* en 1802 (réédité par les créationnistes américains en 2005). On pourrait aussi évoquer ici la constitution *Dei Filius* de Vatican I et finalement *Rm 1*.

² Charles Darwin, *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, 1859.

immédiatement différenciées et leur apparition est concomitante (cf. la *Genèse*). Il suffit de prendre ces textes comme ils sont. Ce point de vue perdure au XXI^e siècle et rassemble les fondamentalistes de toutes les religions et confessions, des fondamentalistes musulmans aux chrétiens, particulièrement des protestants, notamment nord-américains, qui se sont ensuite largement diffusés sur d'autres continents. Même si dans l'ensemble les Eglises réformées historiques européennes ne sont pas concernées car elles sont libérales dans leur rapport au texte, la *scriptura sola* prônée par Luther, comme d'ailleurs la réponse de la Contre-Réforme par exemple chez Bossuet, a contribué à une lecture fondamentaliste du texte biblique.

Au-delà du fait que c'est mettre en vis-à-vis deux discours, le discours scientifique et celui de la Bible, de nature différente, la question de fond est celle de l'interprétation du texte saint et du statut donné à la notion de vérité. On retrouve ici, par un autre angle, ce qui fut la question centrale de la crise moderniste au début du XX^e siècle. Comment penser le rapport à l'histoire ? Comment admettre et intégrer dans l'expression de la foi que les documents de cette foi, l'Écriture comme la Tradition, sont historiques, c'est-à-dire ont été constitués au fil du temps à travers les aléas de l'histoire des hommes pour répondre à des questions contextuelles ? S'ils sont bien Parole de Dieu, cela ne se donne qu'à travers des paroles d'hommes comparables à toutes les paroles d'hommes, y compris dans leurs limites. C'est le travail de l'herméneutique qui est ici nécessaire. Du côté catholique, il a fallu les deux premiers tiers du XX^e siècle pour conduire aux affirmations du concile Vatican II³ qui d'ailleurs, pour partie, a rejoint l'approche patristique et médiévale⁴.

Cette approche ne conduit pas à dire que le texte se tromperait et ne dirait pas le vrai, mais conduit à entendre que la vérité n'est pas une liste de choses écrites, mais un processus, certains diront un procès, dans lequel celui qui parle comme celui qui écoute engagent leur propre vie. Ce n'est qu'à la condition d'accepter d'être transformé par ce qu'on est en train d'écouter/raconter, que la vérité se manifeste comme dynamique de vie dans le texte sur lequel s'appuient et l'écoute et le récit.

Un nouveau créationnisme : la question de l'autonomie des sciences

Aux héritiers des positions fondamentalistes des XIX^e/XX^e siècles, ce qui représente des groupes importants à l'échelle mondiale, s'ajoutent aujourd'hui de nouveaux créationnistes. Tout en reconnaissant la pertinence de la théorie de l'évolution et sa validité dans divers secteurs (par exemple dans le domaine de

³ Cf. Concile Vatican II, Constitution dogmatique sur la révélation *Dei Verbum* 12 : « Dieu dans la Sainte Écriture a parlé par des hommes à la manière des hommes ».

⁴ Cf. le sens spirituel défendu par divers Pères (Origène, Augustin, etc.) ; cf. Henri de Lubac, *Exégèse médiévale, Les quatre sens de l'Écriture*, Paris, Aubier-Montaigne, 1959-1964.

⁵ Jacques Arnould, *Dieu versus Darwin. Les créationnistes vont-ils triompher de la science ?*, Paris, Albin Michel, 2007.

⁶ William Dembski du *think tank Discovery Institute* est l'inventeur de la notion d'*intelligent design*.

⁷ En matière cosmologique, on parlera du « principe anthropique fort » qui consiste à affirmer que les conditions cosmologiques permettant d'aboutir au vivant sont telles qu'elles ne peuvent qu'obéir à une volonté qui conduit à l'homme; il est à distinguer du « principe anthropique faible » qui fait simplement le constat que les conditions nécessaires à l'apparition de la vie sont effectivement réunies.

l'épidémiologie), ils cherchent à la contourner et mettent ainsi en cause le principe de la démarche scientifique⁵.

La thèse créationniste est d'origine nord-américaine⁶. Sa dimension politique ne doit pas être sous-estimée : plusieurs présidents américains l'ont soutenue et le lieu principal du débat aux USA est la détermination des programmes scolaires (d'où les nombreux procès). Cette thèse propose une approche hors des religions et veut être une proposition scientifique concurrente de la théorie de l'évolution. Tout en ne niant pas le principe général de l'évolution, elle part d'un double constat : d'une part, comme son nom l'indique, la théorie de l'évolution est une théorie et, dans la mesure où il est impossible de refaire en laboratoire ce qui s'est déroulé durant des milliards d'années, l'appellation de théorie est adaptée et une théorie concurrente peut être imaginée. D'autre part, la théorie de l'évolution n'explique pas le tout de la biologie, notamment pas les conditions de la complexité, qui ne semblent pas pouvoir résulter des seuls mécanismes naturels. La thèse créationniste se propose donc de compléter la théorie de l'évolution.

Comme on le voit, ces deux arguments ne sont pas faux. Mais le problème apparaît dès lors que les créationnistes précisent l'argument explicatif complémentaire qu'ils insèrent dans la théorie de l'évolution. C'est une approche par le calcul probabiliste : le hasard ne pouvant pas seul présider à l'apparition des conditions de la vie et de l'homme, un argument autre que le caractère aléatoire de la sélection naturelle est nécessaire. Et cet argument est une intelligence supérieure, non-naturelle, surnaturelle, autrement dit divine, mais sans la relier explicitement à telle ou telle religion. Les créationnistes parlent d'un *intelligent design*, d'un dessein intelligent, et si on est plus précis sur la traduction d'une programmation/conception déterminée⁷ qui présiderait à l'ensemble du fonctionnement de la nature et, notamment, permettrait de rendre compte de la complexité.

Plusieurs difficultés apparaissent dans cette proposition. Tout d'abord, il s'agit de combler les vides actuels : que faire le jour où une nouvelle analyse scientifique expliquera les points actuellement en suspens ? Le jour où l'on a su expliquer le phénomène de l'éclair et de la foudre par des arguments météorologiques et électromagnétiques, de ce jour, on n'a plus jamais pensé que c'était la manifestation de la colère de Jupiter ! Sans même parler de l'irrespect d'utiliser un Etre transcendant comme « bouche-trou », l'histoire des sciences suffit pour voir qu'il est imprudent de baser une réflexion sur le remplissage des vides. En fait, c'est l'élimination assurée à terme du « bouche-trou » ! Ce

⁸ Paul Clavier, *Qu'est-ce que le créationnisme ?*, Paris, Vrin, 2012, p. 116.

⁹ *Humani Generis* en 1950 comme Jean-Paul II en 1996 insistent sur le « saut ontologique » que représente l'être humain, ce qui est signifié par l'existence d'une « âme spirituelle ».

¹⁰ Jean Paul II, *Intervention devant l'Académie Pontificale des sciences*, le 22 octobre 1996 (cf. site du Vatican).

¹¹ « *Finding design in Nature* », article du New York Times du 7 juillet 2005 (cf. site du journal).

¹² Le cardinal a précisé sa pensée dans Christoph Schönborn, *Hasard ou plan de Dieu ? La création et l'évolution vues à la lumière de la foi et de la raison*, Paris, Cerf, 2007

¹³ Concile Vatican II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps, *Gaudium et Spes* 36-2..

besoin de combler les vides correspond d'ailleurs au réflexe humain consistant à éviter de demeurer devant des questions ouvertes qui peuvent être abyssales. Il satisfait certainement une pulsion primaire et de ce fait rencontre une large audience, mais n'est digne ni d'un homme s'assumant, ni d'un Etre supérieur respectueux de la liberté humaine.

Une autre difficulté, épistémologiquement plus importante, concerne le type du paramètre introduit par la thèse créationniste. En effet, les créationnistes veulent reconnaître comme paramètre scientifique explicatif valable dans les sciences de la nature, un paramètre qui ne relève pas de cette discipline ; ils font intervenir dans des explications naturelles un paramètre non-naturel. Ceci implique une confusion des champs disciplinaires qui conduit à fouler aux pieds les règles épistémologiques les plus élémentaires, à savoir ne pas introduire de paramètre indécidable et invérifiable dans une explication scientifique. En fait, le créationnisme repose sur une « transgression méthodologique »⁸. Le problème de fond est donc épistémologique et méthodologique : qu'est-ce qu'une science, qu'est-ce que la connaissance scientifique ? Y répondre à la manière des créationnistes, c'est faire fi du travail de la modernité en matière de sciences, c'est confondre les registres et revenir à une époque où les efforts explicatifs étaient mêlés de superstition.

La position de l'Eglise catholique sur cette question est claire. C'est Jean-Paul II qui l'a définie en 1996 en précisant, en rapport avec l'encyclique *Humani generis*⁹, que « les théories de l'évolution sont plus que des hypothèses »¹⁰. Toutefois, dix ans plus tard, le cardinal Schönborn, archevêque de Vienne (Autriche), estimait que le commentaire de Jean-Paul II de 1996 était flou et que l'approche par l'*intelligent design* était fondé¹¹. Rapidement, le magistère romain a précisé que cette prise de position était privée et divers scientifiques catholiques ont réagi, y compris le responsable de l'Observatoire du Vatican.

Malgré ce flottement¹², la position catholique reste claire : Dieu n'est pas un paramètre de la nature qui soit vérifiable et encore moins falsifiable (!), selon le vocabulaire scientifique. Cette conviction reprend, en l'étendant aux théories de l'évolution, les affirmations du concile Vatican II sur l'autonomie des réalités terrestres : « C'est en vertu de leur création même que toutes choses sont établies selon leur consistance, leur vérité et leur excellence propres, avec leur ordonnance et leurs lois spécifiques. L'homme doit respecter tout cela et reconnaître les méthodes particulières à chacune des sciences et techniques »¹³. En même temps, cette clarté épistémologique ne doit pas empêcher les croyants de discerner les signes des temps, des signes à

interpréter par les yeux de la foi et non pas des faits qui s'imposeraient à tous, de la présence agissante de Dieu dans le réel.

Un évolutionnisme radical : l'oubli des questions métaphysiques

Une troisième tendance, plutôt européenne, est à repérer, qui n'est pas seulement réaction aux positions fondamentalistes et créationnistes qui existent aussi en Europe, ni seulement liée au contexte de la laïcité française. On peut la qualifier d'évolutionnisme radical. Un exemple particulièrement significatif est la résolution du Parlement européen à propos des « dangers du créationnisme dans l'éducation »¹⁴.

¹⁴ Résolution 1580 du 4 octobre 2007 (cf. site du Parlement européen).

Ce texte, en voulant défendre l'enseignement des sciences de la nature selon des critères propres à cette discipline, envisage la science comme unique discours valable pour tous et dénie toute pertinence raisonnable aux questions qui ne relèveraient pas de son champ. La science¹⁵ est ainsi comprise comme moyen pour penser la totalité du réel et le soumettre à la description mathématique. Tout le reste est considéré comme élucubration privée. Avec cette posture scientifique, c'est encore la question du statut de la science, qui, dans son univocité, ressemble à une idéologie, qui est posée ; c'est encore plus la question de ce qui peut faire sens autrement que par et dans des explications scientifiques. Or, si aucune science ne peut avoir le monopole de la vérité, aucune science n'a non plus autorité pour dénier toute validité à des considérations métaphysiques. La résolution européenne étend son commentaire en établissant un lien entre le discours des sciences de la nature et le mode politique de la démocratie et en sous-entendant que la science est le soutien de la démocratie, ce que l'histoire des idées politiques ne peut que nuancer, mais surtout ce qui réduit les orientations du vivre-ensemble à ne dépendre que de critères scientifiques.

¹⁵ Clavier critique à juste titre la référence à 'la' science et non aux sciences dans leur diversité, y compris méthodologique, *op. cit.*, p. 114.

Or « la question de savoir ce qu'est un être humain, s'il a une dignité inaliénable, des droits et des devoirs n'est pas une question scientifique. La question de savoir si l'existence humaine doit être définie uniquement par des paramètres scientifiques n'est pas non plus une question scientifique. C'est une question philosophique qu'il serait irresponsable de fuir ou de croire réglée par les sciences »¹⁶. On est ici au cœur de questions métaphysiques. Si la reconnaissance de l'autonomie des sciences est une nécessité épistémologique, la reconnaissance de la pertinence des questions métaphysiques est une question politique, au sens de sociétale, car elle ne se réduit pas à une question privée de convenance personnelle. Qu'on les formule en

¹⁶ Paul Clavier, *op. cit.*, p. 118-119.

termes de sens ou de finalité, c'est une invitation à ne pas dissoudre ces questions sous l'argument de l'efficacité et de la performance. On rejoint d'ailleurs ici un des thèmes actuels de la réflexion théologique sur la création, à savoir non pas partir des questions d'origine, voire de commencement, mais partir de la finalité, en somme relier création et eschatologie.

Conclusion

Le cahier des charges de la doctrine de la création selon une perspective catholique s'est dessiné au fil de notre réflexion : pour éviter le fondamentalisme, préciser notre rapport à nos textes fondateurs sans rien leur ôter de leur caractère inspiré ; s'interroger sur ce que nous considérons comme vérité. Pour éviter le créationnisme, réfléchir au rôle, à la place et aux limites des sciences. Pour éviter l'évolutionnisme, défendre les questions de sens, de fondement de l'être (métaphysique) et de finalité (eschatologie). Car croire en l'existence d'un Dieu Créateur et d'une création ne fait pas du croyant un créationniste, quoi qu'en disent les évolutionnistes : « on n'est pas créationniste du fait que l'on admet l'existence d'une création, mais du fait que l'on cherche à promouvoir une lecture fondamentaliste de la *Genèse* et à confondre explication scientifique de l'origine des organismes vivants et relation ontologique à l'égard d'un Etre premier créateur »¹⁷.

¹⁷ Olivier Perru,
*La création
sans le
créationnisme ?*,
Paris, Ed. Kimé,
2010, p. 292.

Tout l'enjeu de la doctrine chrétienne de la création est de penser la manière dont Dieu agit aujourd'hui par son Esprit vivifiant et sanctifiant, Esprit qui a été donné dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ. C'est donc une question théologique, une question qui porte sur l'identité de ce Dieu-là, qui n'est ni un horloger manipulateur ni un planificateur omniscient. Penser l'action toujours créatrice de Dieu dans les aléas de l'histoire, sans que ce soit à partir d'une position de surplomb ni à partir de la fonction de programmeur/concepteur¹⁸, oblige à envisager un Dieu qui s'est soumis lui-même aux aléas de l'histoire humaine et cosmique et qui, pourtant, ne cède rien sur la finalité promise : que tous et tout parviennent à la vie de communion avec Lui. Mais si cette destinée est bien réelle, le chemin n'en est pas fixé et nous, c'est-à-dire « l'Esprit Saint et nous-mêmes » (Ac 15, 28), sommes en train de l'écrire.

¹⁸ François Euvé,
« L'hérésie du
Dieu
programmeur »,
*Nouvel
Observateur*.
Hors-série,
janvier 2006, p.
48-51.

Brigitte CHOLVY, maître de conférences
Theologicum, Institut Catholique de Paris